Nécrologies

Autor(en): **Baldinger, Kurt / Roques, Gilles**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **58 (1994)**

Heft 229-230

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIES

Klaus HEGER
(1927-1993)

Klaus Heger est mort brutalement le 8 décembre 1993. Dans son discours de réception à l'Académie des Sciences de Heidelberg (1979), il a résumé sa jeunesse dans une seule phrase: «Après les premières années d'école dans ma ville natale de Wiesbaden et après sept ans de lycée humaniste à Darmstadt, après un bref temps de service militaire et après une année de captivité comme prisonnier de guerre aux Etats-Unis la vie académique a commencé pour moi dans le semestre de l'été 1946 par des cours préparatoires à l'Université de Heidelberg». Il a fait ses études (langues romanes, anglais, russe, arabe) à Heidelberg et de 1948 à 1950 à Bâle où il a suivi les cours de Jaspers et de Wartburg. Après son doctorat concernant Baltasar Gracián (la version allemande est restée inédite; une traduction espagnole a paru en 1960 à Zaragoza), il passa une année à Madrid (1953), où il a eu l'occasion d'approfondir ses connaissances en linguistique arabe avec Gómez Moreno. Son volume *Die bisher veröffentlichten Hargas und ihre Deutungen* (Beiheft ZrP 101, 1963) est un fruit de ces études, tout comme, plus tard, son volume *Teoría Semántica* (Madrid 1974) qui réunit une série d'articles traduits de l'allemand ou du français. De 1953 à 1957, il quitta l'université pour travailler dans une entreprise commerciale à Duisburg (correspondance avec l'Amérique latine). C'est Hans Robert Jauss, un camarade d'études de Heger — qui, après le départ des deux romanistes de Heidelberg (Harri Meier et Gerhard Hess) devait se charger du Séminaire roman en tant que jeune assistant! — qui me l'a recommandé comme assistant lorsque j'ai été nommé professeur ordinaire à Heidelberg en 1957. Le jeune Heger — il avait exactement 30 ans — s'est tout de suite révélé comme tourné vers la théorie et les questions fondamentales. Nos discussions autour du Système conceptuel de Hallig/Wartburg (1952; ^{2}1963) ont éveillé son esprit critique qui en a produit *Les bases méthodologiques de l'onomasiologie et du classement par concepts*, TraLiLi 1, 1965, 7-32 (l'original allemand avait paru en 1964). Tout en réfutant la possibilité de construire un seul système conceptuel hiérarchisé qui engloberait l'ensemble du monde matériel et spirituel, il se mettait à chercher une méthode pour trouver des structures objectivement valables sur le plan du contenu. Après plus de dix ans de travaux préparatoires, il finit par établir son modèle du trapèze — développé à partir du triangle d'Ogden/Richards et de Stephan Ullmann — qui avait le grand avantage d'intégrer la polysémie et qui, grâce aux unités nouvelles de *sèmes* et plus tard de *noèmes*, permettait une base méthodologique beaucoup plus sûre, aussi bien pour la polysémie que pour l'onomasiologie. Ce sont surtout les noèmes, les structures noémiques, établis à l'aide d'une logique ni contradictoire ni tautologique, qui permettaient de construire des structures conceptuelles pouvant servir de points de départ pour des comparaisons structurales entre différentes langues ou entre plusieurs étapes d'une même langue. Une première tentative qui allait dans cette direction a été présentée

par Heger avec son travail d'habilitation, sa thèse principale (*Die Bezeichnung temporaldeiktischer Begriffskategorien im französischen und spanischen Konjugationssystem*, Beiheft ZrP 104, 1963). Et au grand Congrès international de Linguistique et de Philologie romanes à Madrid en 1965, j'ai eu l'occasion de faire connaître la méthode de Heger en séance plénière, à la fin du Congrès, à l'aide d'une analyse onomasiologique autour du concept «se souvenir». John Orr, président du congrès et Eminence grise des romanistes, a fait une allusion très critique à cette nouvelle méthode révolutionnaire dans son discours de clôture, en mettant les romanistes en garde contre *l'esprit de géométrie* au détriment de *l'esprit de finesse* (au Congrès de Barcelone, en 1953, il avait déjà prévenu les romanistes du danger de la méthode phonologique en démontrant — de façon magistrale, d'ailleurs — que le phonème zéro était le phonème le plus important!). J'ai tâché, plus tard, de le rassurer. L'esprit de géométrie ne supprimera pas l'esprit de finesse, au contraire. Si Heger montre, à l'aide de ses structures logiques, noémiques qu'il y a, théoriquement — disons — 288 possibilités objectives — ce qui permet de comparer deux langues individuelles et leurs — disons — 30 ou 40 réalisations effectives — ce qui permet en même temps de comparer aussi les possibilités non réalisées par chacune des deux langues —, une telle analyse est beaucoup plus riche que le procédé sémasiologique de John Orr, méthode complémentaire, d'ailleurs pas du tout exclue, mais au contraire intégrée dans le trapèze. Si la langue elle-même n'est pas logique, ceci ne veut pas dire — et Heger l'a répété souvent — que la linguistique, elle aussi, doit renoncer à la logique, au moins aussi longtemps que notre conception scientifique sera basée sur la raison.

Depuis 1963, Heger occupait la chaire de linguistique romane à Kiel, mais nous restions en rapport étroit, et en 1969 nous l'avons fait revenir à Heidelberg, non pas comme romaniste, mais comme professeur ordinaire de linguistique générale, ce qui correspondait depuis longtemps à ses intérêts et sa préoccupation principale. De 1970 à 1972, il assumait la tâche de doyen, lourde à l'époque. Il réussit quand même à publier son œuvre majeure *Monem, Wort und Satz* (Tübingen 1971, 244 p.), une espèce de grammaire générale noématique. A l'aide des structures noématiques, il tâchait d'établir et de définir toute la hiérarchie des unités linguistiques depuis le monème jusqu'à la phrase et au texte. Cette grammaire noématique a trouvé sa forme définitive dans une seconde édition corrigée et amplifiée, en 1976, avec le titre élargi *Monem, Wort, Satz und Text.*

Pendant les 20 dernières années de sa vie, il a tâché de démontrer la validité et la richesse de sa méthode. Une dizaine de publications sous forme de livre ou de brochure et plus de 80 articles en témoignent, entre autres deux publications de l'Académie des Sciences de Heidelberg: *Aktantenmodelle* (en collaboration avec Klaus Mudersbach) en 1984 et *Flexionsformen, Vokabeln und Wortarten* en 1985. Sa préoccupation restait le principe, l'essentiel, la base méthodologique, depuis son discours de réception (Antrittsrede) à Heidelberg du 8 juillet 1970 (*Zur Standortbestimmung der Sprachwissenschaft*), *La sémantique et la dichotomie de langue et parole* (1969), *Modalität und Modus* (1977), *Relaciones entre lo teórico y lo empírico en la dialectología* (1980), etc. jusqu'à *Noeme als Tertia Comparationis im Sprach-*

vergleich, Vox Romanica 49/50 (1990/91), 6-30, *Noematic Grammar* (H.-H. Lieb, Prospects for a New Structuralism, 1992, 91-98) et son article *Langue et parole*, paru en 1992. Les titres de ses articles commencent souvent — et c'est à la fois un témoignage de sa modestie et de sa tendance à chercher et à trouver des réponses nouvelles, et aussi de sa volonté de participer à des discussions actuelles — par *Überlegungen zu...: Überlegungen zur Nachbarschaft von Sprache und Schrift* (Mélanges Max Mangold 1993, 337-347), *Grundsätzliche Überlegungen zum Thema Romanistik, Sprachtypologie und Universalienforschung* (1989). La même idée est rendue par un simple *zu...: Zu den Methoden...* (1964); *Zur Frage der Wortdefinition* (1970); *Zur Standortbestimmung...* (1971); *Zu Harwegs Unterscheidung...* (1974); *Zu Christian Rohres Zeitsystemen...* (1977); *Zum Verhältnis von Semantik und Noematik* (1983), ou tout simplement par *Von... (Von Dreiecken, Trapezen und anderen Polygonen*, Mélanges Hilty 1987).

Son style est aussi complexe que sa manière de penser, et — comme celle-ci — il ne manque jamais de systématicité. Sa prédilection pour les phrases complexes se manifeste p. ex. dans le titre de sa contribution aux Mélanges Hubschmid: *Il la lui a donnée, à Jean, son père, sa moto* (1982), qui, d'ailleurs est accompagné du sous-titre *Neue Überlegungen zu einem alten Beispiel!* Mais avec sa contribution au Romanistentag de Regensburg (1981), il a atteint le comble de la synthèse complexe: le texte de *Zum Verhältnis von Semantik und Noematik* consiste en une seule phrase de quatre pages et demie imprimées (ZfSL Beiheft 9, 1989, 40-44)! Wolfgang Raible, le chef de la section en question a bien compris ce jeu intellectuel et a envoyé le texte aux participants avec la remarque: «Le verbe se trouve à la page 2 en bas»! Un auteur de compte rendu sans humour a remarqué, il est vrai, qu'on aurait pu renoncer à publier cette contribution pratiquement illisible (Romanistisches Jahrbuch 36, 1985, 188)!

Depuis les années soixante, Klaus Heger avait gagné de plus en plus de renommée nationale et internationale. Il publiait surtout en allemand, en français et en espagnol, plus tard aussi en anglais et même en russe. Son activité scientifique, ses cours et ses conférences s'étalaient sur une grande partie du monde, de la Pologne, l'Angleterre, la France et l'Espagne jusqu'au Mexique et une grande partie de l'Amérique latine. Il n'était pas seulement membre élu de l'Académie des Sciences de Heidelberg (1979), mais participait aussi activement à la fondation de la Societas linguistica Europaea, dont il fut même président en 1983. Mais ce qui l'honora le plus, ce fut la remise des Mélanges que lui ont dédiés une cinquantaine de collègues d'une dizaine de pays, et bien sûr, ses élèves, à l'occasion de son 65^{e} anniversaire, le 22 juin 1992. On y trouve également une bibliographie précise et complète jusqu'au moment de cet anniversaire [XI-XX].

Le titre de ces Mélanges (*Texte, Sätze, Wörter und Moneme*, Heidelberger Orientverlag, 1992, XXIV, 718 p.) est le reflet inversé de l'ouvrage majeur de Heger en 1976. Avec Klaus Heger, la linguistique et tout spécialement la linguistique romane, perd un de ses théoriciens les plus compétents: il nous obligeait à repenser sans cesse nos méthodes, que nous avions cru acquises une fois pour toutes.

Kurt BALDINGER

GEORGES STRAKA
(1910-1993)

La linguistique romane vient de perdre un de ses représentants les plus éminents et notre Société un de ses animateurs les plus dévoués au service de tous et qui a porté notre Revue au niveau des meilleures publications de notre discipline. Il s'est éteint à Lyon le 23 décembre 1993.

Georges (Jiří) Straka était né à Tábor, petite ville du sud de la Bohême située à soixante-dix kilomètres de Prague, le 22 octobre 1910, de parents issus de la bourgeoisie pragoise. Son père, professeur de tchèque et de latin au lycée de cette ville, était déjà un médiéviste et philologue de premier ordre, spécialiste du tchèque et dont les plus importants travaux — encore manuscrits, puisque le régime communiste s'opposait à leur publication, à cause de l'exil de son fils, — vont enfin être édités. La découverte du français, à l'âge de quatorze ans, décide de la vocation du jeune homme dans une société où la culture française jouissait d'un prestige immense. Au sortir du lycée de Tábor, il étudie à l'Université Charles de Prague. Il y est l'élève et de Maxmilian Křepinský[1], professeur de philologie romane, — lui-même élève de Jan Urban Jarník, fondateur de la romanistique tchèque —, qui avait reçu à Paris l'enseignement de Gaston Paris, de l'abbé Rousselot et de Jules Gilliéron et fut aussi très fortement influencé par l'œuvre de Meyer-Lübke, et de Joseph Chlumský — ancien assistant à Paris de l'abbé Rousselot —, professeur de phonétique, dont il devient l'assistant en 1933. Toute sa vie il a gardé une grande reconnaissance à ses deux maîtres et des liens d'amitié avec deux de ses condisciples, le phonéticien Bohuslav Hála, successeur de Chlumský à Prague, et le sémanticien Otto Ducháček, qui occupa après son exil sa chaire de Brno. Il avait encore rendu visite à Ducháček à Prague en novembre 1992 et la mort de ce dernier, quelques mois plus tard, l'avait fortement affecté. Mais il ne fréquentera pas le Cercle Linguistique de Prague, sans doute plus réputé au plan international, mais dont l'orientation plus abstraite ne lui convenait pas.

En 1934, Straka achève sa thèse de doctorat (*Contribution à l'étude de l'amuïssement des consonnes finales en ancien français*) et va poursuivre ses études à Paris, comme boursier du gouvernement français. En ces années les liens des deux capitales sont étroits. C'est l'époque où Pauphilet, professeur à la Sorbonne, vient régulièrement donner des cours à Prague; il fut même sujet d'observations de phonétique instrumentale au laboratoire de Chlumský. Auditeur assidu des cours de Bédier, Vendryes, Bruneau, Jeanroy et Oscar Bloch, Straka est particulièrement ébloui par l'enseignement de Mario Roques et de Georges Millardet, auxquels il vouera, au premier surtout, une grande admiration. A cette époque, il prépare pour la SATF une édition de *Blancandin*; il souhaitait encore ces dernières années pouvoir retra-

(1) On lira au sujet de M. Křepinský une très intéressante présentation de son œuvre par O. Ducháček ds *Études romanes de Brno* 2 (1966), 9-21, qui aide aussi à mieux comprendre l'œuvre même de G. Straka.

vailler les abondants matériaux qu'il avait réunis sur le sujet. Il fréquente aussi les slavistes de la Sorbonne et en particulier André Mazon. Plus profondément encore, il se lie d'une amitié qui restera sans faille avec Albert Henry puis, un peu plus tard, avec Pierre Gardette. Il contracte aussi à Paris un autre engagement à vie avec Jacqueline, la compagne dévouée de sa vie, qu'il eut la douleur de perdre, après une longue et pénible maladie, en 1992.

En 1937, il s'installe avec elle à Prague où il est professeur de français et de tchèque au lycée de la ville puis au lycée français. Il a déjà publié de très nombreux articles biographiques dans deux encyclopédies tchèques et édité un dit satirique dans les NM et trois ballades à la Vierge dans les ČMF, quand l'Histoire fait irruption dans sa vie. Aussitôt après les accords de Munich et sans attendre la fin de l'invasion allemande de mars 1939, Straka repart pour Paris au Ministère de l'Information du gouvernement tchécoslovaque en exil. En 1940, il est nommé lecteur de tchèque à l'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand — c'est là qu'il rencontra Albert Dauzat qu'il accompagna dans des enquêtes dialectologiques en Auvergne —, où très vite il est aussi chargé de cours de phonétique. Dès les années 1941 et 1942 il publie quatre articles très importants de phonétique générale et romane. Puis il aborde la dialectologie francoprovençale dans le Forez, fief de son ami Gardette. Dans le sillage des travaux de celui-ci, il examine les limites entre Forez proprement dit et Forez lyonnais dans les villages d'Unias et de Boisset-lès-Montrond. Il y a encore dans ses fichiers une description du parler d'Unias, parler maintenant éteint, dont la comparaison avec le parler de Poncins, cher à Marguerite Gonon, serait très intéressante. La tragédie le rattrape alors. Le 23 novembre 1943, la Gestapo l'arrête à Clermont-Ferrand et il est déporté à Buchenwald. Face à l'horreur nazie[2], il révèle les véritables qualités d'un être humain montrant alors des vertus peu communes. Interné comme Tchèque, il tisse de solides amitiés avec des compagnons tchèques et français. Sa conduite lui vaudra de hautes distinctions: chevalier de la Légion d'Honneur (en 1949; officier en 1977), médaille de la Résistance française (en 1946) et croix de guerre avec palme (en 1948).

Libéré le 11 avril 1945, il reprend son enseignement de lecteur de tchèque à l'Université de Strasbourg et se fait simultanément habiliter à l'Université de Brno où, succédant à Buben en octobre 1946, il enseigne la linguistique française et la philologie romane. Naturalisé Français depuis 1946, il choisit, au moment du coup de Prague, qui voit s'installer la dictature communiste, de s'établir avec sa famille à Strasbourg. Nommé maître de conférences en 1947, il fonde aussitôt l'Institut de phonétique qu'il dirigera jusqu'en 1966. Le titre de professeur de phonétique générale et expérimentale vient consacrer en 1959 une activité prodigieuse dans plusieurs domaines. En phonétique générale il a développé les méthodes expérimentales apprises auprès de Chlumský et fait du laboratoire de Phonétique de l'Université de Strasbourg un phare en la matière. De nombreux articles illustreront cette activité

(2) On lira son remarquable témoignage dans le volume *De l'Université aux Camps de Concentration. Témoignages strasbourgeois*, Publication de la Fac. des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1947, 77-91.

dont une remarquable synthèse est donnée par l'*Album Phonétique* (1965). En phonétique diachronique il amplifie les travaux de Křepinský, lui-même continuateur de Meyer-Lübke et d'Elise Richter. En particulier il élabore une théorie de l'évolution phonétique sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires à la lumière de laquelle il analyse les divers changements phonétiques romans. Cela donnera de nombreux articles importants, qui servent toujours de référence (sur les palatalisations, l'apparition du *yod*, la vocalisation du *l*, les diphtongaisons, l'amuïssement de *s* implosif, traitements du *r*, nasalisations et dénasalisations). Il introduit simultanément en France une chronologie relative d'une rigueur admirable dont les résultats ont été admis dans tous les manuels de phonétique historique (De La Chaussée, Zink). Maître incontesté en la matière, il savait mieux que personne aussi les incertitudes qui persistent, surtout lorsqu'il s'agit de transformer des chronologies relatives (seul domaine vraiment scientifique) en une chronologie absolue (dont la portée est surtout pédagogique), ce qu'il qualifiait lui-même d'« entreprise périlleuse, sinon vaine ». Son exposé *Problèmes de chronologie relative*, publié en 1993 par P. Swiggers dans la brochure qui lui a été consacrée, est devenu indispensable pour qui veut utiliser ses travaux. On ne saurait trop conseiller aux contempteurs de la chronologie relative d'en connaître les buts et les principes, avant de l'exécuter de façon irréfléchie.

En ce qui concerne la phonétique du français il avait assimilé l'enseignement de Buben, docent à Prague et professeur à Bratislava puis à Brno et notamment du grand livre de celui-ci, trop méconnu en France encore maintenant (malgré le fait que grâce à Straka il ait été largement utilisé par le *Trésor de la Langue Française*), *Influence de l'orthographe sur la prononciation du français moderne* (1935). Cette approche lui permettait de sortir du cadre strict de la phonétique, même expérimentale, pour donner de belles synthèses sur la prononciation française des siècles passés. On trouvera les éléments essentiels de ce champ, où il était aussi un Maître indiscutable, dans sa contribution *Phonétique et phonématique* dans le t. V, 1 du *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (1990).

Il n'avait pas son pareil pour analyser minutieusement une question de phonétique historique. Remontant à Meyer-Lübke et à Nyrop, il examinait ensuite l'opinion de tous les manuels et ouvrages de référence, mettant cruellement en lumière leurs incertitudes, puis après un inventaire des matériaux, soigneusement analysés, il indiquait sans détours sa façon de voir l'évolution des faits. Des articles tels que *Sur le traitement de l'E devant nasale en syllabe initiale* (dans les *Mélanges Hilty*) ou *A propos de PENSILE > poêle « fourneau »* (ici même 48, 29) constituent des modèles méthologiques à donner en exemple.

Le dialectologue a publié de nombreux textes stéphanois des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles; il y put combiner les méthodes philologiques avec la dialectologie, ce qui malheureusement n'est que trop rarement pratiqué. Son œuvre majeure en la matière est bien l'édition des *Poèmes du XVIII^e^ siècle en dialecte de Saint-Etienne*, sa thèse complémentaire, parue en 1964, modèle insurpassé en ce qui concerne l'édition de textes dialectaux français. Il fut aussi constamment aux côtés de Gardette dans l'animation des équipes chargées de la réalisation du Nouvel Atlas Linguistique de la

France, qu'il soutint activement dans les Commissions du C.N.R.S. Il participa à maints jurys de thèse des artisans de cette vaste entreprise, thèses dont plusieurs furent publiées dans les collections qu'il dirigeait.

Par-dessus tout il avait l'âme d'un constructeur et il fut de ceux qui firent repartir notre Société en 1953, après la longue interruption due à la guerre. Sociétaire avant-guerre, il en devint le secrétaire-trésorier, membre du bureau, à partir de 1953; il participa depuis à tous nos Congrès. C'était pour lui une fête et une cérémonie. Il y retrouvait ses maîtres admirés Mario Roques et Walther von Wartburg, ses chers condisciples Gardette et Henry et ses proches amis John Orr, Badia, Baldinger, Pottier, Alvar. Aimant passionnément la France, le pays qui l'avait adopté, il voulait y faire naître une philologie romane, trait d'union entre les pays européens et aussi nostalgie de sa jeunesse. Ce goût des rencontres internationales explique aussi les efforts consacrés à la direction des Cours pour étrangers (1948-1966) et des Cours d'été (1950-1979) de l'Université de Strasbourg. Le premier grand couronnement de tous ces efforts fut, en 1960, la direction du Centre de Philologie et de Littératures Romanes, qu'il venait de créer quatre ans plus tôt avec P. Imbs, quand ce dernier quitta Strasbourg pour aller fonder le TLF (devenu ensuite l'INaLF) à Nancy. Il se révéla là un organisateur hors pair, doublé d'un animateur scientifique de tout premier ordre, dans la publication année après année des *Travaux de Linguistique et de Littérature* qui, devenus maintenant les *Travaux de Linguistique et de Philologie,* en sont à leur tome 31. Il fonda aussi et dirigea activement la *Bibliothèque française et romane,* collection formée de cinq séries, qui regroupe près de 200 titres parmi lesquels on trouve des manuels universitaires, des ouvrages de référence de haut niveau et d'excellentes thèses. Une fois le Centre de Philologie Romane en état de marche il put organiser à Strasbourg en 1962 le 10^{e} Congrès de notre Société.

En 1958, le général De Gaulle était revenu aux affaires. Le gaulliste de toujours qu'était Straka, se devait de participer à l'action de redressement national. A ce titre il fut conseiller municipal de Strasbourg de 1965 à 1971. L'hexagone était même trop étroit pour lui et le dialectologue vibrait à l'unisson des Québécois. Il fut donc chaque année professeur invité au Québec de 1964 à 1973 et le fameux *Vive le Québec... libre* correspondait exactement à son sentiment. Il dépensa, là-bas aussi, sans compter toute son énergie pour y former de jeunes savants. Il fut à la base de la fondation du Trésor de la Langue Française au Québec; Marcel Juneau et Claude Poirier vinrent terminer leurs études à Strasbourg ainsi que de nombreux autres Québécois. Cette passion, il faut le dire, connut quelques déchirements, d'autant que certains surent mettre de l'huile sur le feu.

Le titre officiel de professeur de philologie romane à l'Université de Strasbourg lui fut enfin accordé en 1966. Mais il voulait toujours prêcher la linguistique et la philologie romane sous d'autres cieux. Comme son pays natal, la Roumanie était elle aussi passée sous le joug communiste à l'issue de la guerre, mais une direction moins fermée à l'extérieur (pour des raisons essentiellement stratégiques) que dans les autres pays communistes permettait d'envisager la tenue à Bucarest d'un congrès de notre Société. Il s'y tint en 1968. La Roumanie reprenait enfin sa place dans le

concert des nations romanes et une porte s'ouvrait à l'Est dans le rideau de fer, vite refermée, à Prague précisément, quelques semaines plus tard. La philologie romane, toujours conquérante, partait trois ans plus tard à l'assaut du Nouveau Monde, à Québec, pour un congrès de notre Société dont l'organisation, remarquable, lui devait beaucoup.

De 1968 à sa retraite en 1979, les activités administratives à Strasbourg de Straka furent écrasantes. Il lui fallut tenir à bout de bras dans la tempête qui suivit mai 1968 le Centre de Philologie Romane. Les contestataires le tenaient pour un mandarin achevé et le Centre pour le fief de la réaction. Dans la défense de cette citadelle, assiégée aussi par maints « collègues » qui jalousaient surtout la réussite sans mesurer les efforts qui l'avaient permise, il laissa beaucoup de ses forces mais rien de son ardeur. Après quelques alertes cardiaques heureusement surmontées, il atteignait la retraite en 1979 et recommençait à travailler avec une nouvelle vigueur. Il ne put cependant pas refuser de prendre en charge la direction de notre Revue, en 1981, conscient qu'il était de la nécessité de la renouveler en élargissant un panorama trop étroitement centré sur la dialectologie gallo-romane. Son mérite ne fut pas mince que de comprendre qu'il fallait faire place à une nouvelle génération; il se souvenait que lorsque les Badia, Baldinger, Pottier, Coseriu, etc. ont commencé à illustrer notre Société, ils étaient de jeunes quadragénaires. Notre Société respectueuse de ses glorieux anciens, doit aussi permettre de s'exprimer et de s'affirmer aux jeunes qui sont son avenir. Il a su mener à bien cet objectif en dépit d'un grave accident survenu dans les couloirs de l'Université en 1981 et qui le maintint alité un an entier à l'hôpital. Il ne refit ses premiers pas hors de chez lui (au cinquième étage sans ascenseur) que quelques semaines avant notre congrès d'Aix-en-Provence, auquel il participa avec des cannes qui ne le quittèrent plus désormais.

Les articles qu'il publia dans cette période confirmèrent un intérêt de plus en plus marqué pour le vocabulaire, sous l'influence sans doute de celui qui fut son ami le plus proche des vingt-cinq dernières années, Kurt Baldinger. Il faut rappeler que Straka avait porté sur les fonts baptismaux le DEAF. A l'origine, Baldinger et Gendron envisageaient chacun de leur côté un travail lexicographique sur l'ancien français. Straka les fit se rencontrer lors de notre Congrès de Bucarest et ce fut le point de départ de l'aventure québécoise du DEAF.

Philologue et homme de culture, il devait en venir à l'étude du lexique. Son approche fut conduite dans un premier temps par l'étude des régionalismes du français. Inspiré par les travaux de Baldinger, qu'il donnait en exemple aux fondateurs du TLFQ, il comprit à la lumière des faits québécois, romands et wallons que le français de France restait en la matière un terrain sous-exploité. Il espéra, en vain, orienter dans cette direction les recherches des dialectologues français, notamment à l'occasion du Colloque de Dijon en 1976, et ne réussit pas davantage à persuader, les deux premiers directeurs du TLF de l'intérêt (ou même de la validité) de ces travaux; il suffit de lire les colonnes du *Trésor* pour s'en convaincre. Sa communication au Congrès du CILF à Sassenage en 1977, prolongée par un exposé à l'Académie Royale de Belgique en 1983, offre pourtant un point de départ remarquable pour l'époque. Prêchant d'exemple il donna lui-même des articles lexicographiques portant sur des mots ou des faits précis dans divers Mélanges et dans notre Revue

aussi (*paletot, berloque*). On soulignera aussi l'admirable méthode mise en œuvre pour élucider l'origine de deux mots nancéiens particulièrement délicats, *cheulard* et *haltata* (dans les *Mélanges Hubschmid*). Un de ces angles d'attaque fut le vocabulaire de Proust et en particulier celui que le romancier prête à Françoise; un article qui vient de paraître dans les *Mélanges Lanher* (1993) constitue la synthèse de ses recherches sur ce point. Pourfendeur du jargon et de l'obscurité du langage, reflets de l'obscurité de la pensée, il a écrit tous ses travaux dans une langue à son image, ferme et claire, reflétant l'assurance de l'homme qui a pesé chaque argument et met son humilité et son élégance à respecter au mieux les contraintes de la belle langue française.

On me permettra aussi de rappeler (v. ici même 57, 236) l'aide qu'il m'apporta par sa relecture des notices historiques et étymologiques du *Trésor* à partir du tome huit, aide qui ne fut pas seulement scientifique puisque je peux dire que c'est seulement grâce à lui que j'ai pu conduire jusqu'à son terme la tâche que me confia Imbs en novembre 1973.

Les dernières années de Straka furent marquées par le retour au pays natal[3]. Français d'élection, Alsacien d'adoption (une Alsace qui lui rappelait à tant d'égards son pays natal), Francoprovençal de cœur, il n'avait pas oublié la patrie de ses ancêtres. Quelle joie ce fut pour lui de retrouver, martyrisée et étouffée par plus de cinquante ans de dictatures, Prague et son Université Charles, vétuste mais inchangée — dont il reçut la Médaille d'Honneur en novembre 1992 —, Brno, sa première chaire de philologie romane, une Université qui semble immuable et dont seul le nom a changé puisqu'elle porte maintenant le nom d'Université Masaryk — ce Masaryk, le père, dont il fut un chaud partisan, tout en reconnaissant maintenant que le démembrement calculé de l'Empire austro-hongrois avait abouti à une série de catastrophes — et Tábor, enfin, et cette grande maison jaune, telle qu'il y a soixante-dix ans, en bordure du chemin qui mène à Klokoty, la maison « Irena » (le prénom de sa mère), où moururent, sans l'avoir revu depuis février 1948, ses parents. L'amitié que lui ont montrée le Maire de Tábor, qui voulut le faire citoyen d'honneur en septembre 1993, et le Proviseur du lycée fut un des grands bonheurs de ce savant qui y retrouvait sa jeunesse avec émerveillement.

Le romaniste avait gardé de son origine tchèque l'amour des petites patries, riches en culture mais entourées par de puissants voisins, prompts à l'oppression. Il sentait aussi cela dans le domaine occitan — les cours qu'il faisait avec le plus de plaisir étaient bien ceux d'ancien provençal (donnés sous la photographie de Hoepffner qu'il avait côtoyé comme collègue puis comme ami depuis la guerre) et d'occitan moderne — et dans le domaine catalan, le lieu immuable de son mois de vacances où toute la famille était guidée par l'ami Badia. Alors Straka s'installait dans sa pinède, où entre autres il rédigeait les factures des abonnés de notre

(3) On lira à ce sujet son *Salut à la Tchécoslovaquie libérée*, Relations France-Tchécoslovaquie 1990, qui analyse lucidement l'histoire de ce pays et de la communauté tchécoslovaque de Strasbourg.

Société. Rappelons-nous aussi l'organisation à Strasbourg du premier colloque de linguistique catalane en 1968. Il fut en France pendant longtemps le seul romaniste et une espèce de romaniste peu commune, sa variété tchèque. Un article de lui, qui paraîtra prochainement dans le *Florilegium historiographiae linguisticae* dédié à la mémoire de Maurice Leroy, consacré au linguiste tchèque Karel Skála, permettra de mieux saisir ce goût de la mise en parallèle des faits slaves, surtout tchèques, et de ceux des langues romanes et combien ces parallélismes permettent de dégager des lois générales dans l'évolution diachronique.

Le Centre de Philologie Romane fut la réussite la plus admirable de toute son œuvre d'organisateur. Il porta haut dans toute l'Europe le renom de Strasbourg. La diversité et la qualité des enseignements et des enseignants, eux-mêmes attirés par le prestige international de Straka et de son Centre, éblouissent encore. Parmi les enseignants invités citons Baldinger, Colón, Coseriu, Gossen, Henry, Hilty, Martin, Rychner, Väänänen, etc. et parmi les conférenciers Piel, Segre, Lecoy, Martinet, de Riquer, Zumthor, Avalle, Castellani, Pfister, etc. Et n'oublions pas les colloques internationaux de 1967 (*Les dialectes de France au moyen âge et aujourd'hui*), de 1968 (*La linguistique catalane*) et de 1973 (*Les dialectes romans de France à la lumière des Atlas régionaux*). Le tout placé sous le signe de l'amitié, illustrée par les volumes de Mélanges publiés dans les TraLiLi (Gardette; Henry; Imbs; Rychner; Moignet) sans oublier la participation active aux Mélanges Baldinger publiés à Tübingen. Il sut aussi découvrir une petite imprimerie strasbourgeoise à laquelle il fit imprimer, à la satisfaction de tous les auteurs, les publications du Centre, les TraLiLi puis notre Revue et les TraLiPhi. Tous ceux qui sont venus au Centre en ses années glorieuses se souviennent aussi de sa précieuse secrétaire, Madame Legrand.

Il reçut de nombreuses marques d'honneur et d'amitié. Incontestablement le titre dont il était le plus fier était celui de membre associé de l'Académie Royale de Belgique (1970). Un beau volume de Mélanges lui fut offert en 1970 et un choix de ses études de phonétique et de linguistique, réuni à l'occasion de son départ à la retraite (en 1979), forme le gros volume *Les sons et les mots.*

Quant à l'homme, il était entier et il ne laissait personne indifférent. Sa vision de l'humanité pouvait sembler manichéenne: les «nôtres» d'un côté et, rejetés dans les ténèbres, «les autres». Mais lorsqu'on avait la chance d'être au nombre de ses amis, on pouvait compter sur son appui indéfectible; il n'était pas de ceux qui l'accordent chichement. Sous des allures parfois autoritaires, voire brutales ou péremptoires, il dissimulait un homme sensible et fin, doté d'une intuition très sûre. Sa dureté n'était que le masque d'un homme qui avait connu l'enfer de Buchenwald et vu le rideau de fer le couper de ses parents (dont il était l'unique enfant) et de son pays. Pouvait-on donc lui en vouloir d'avoir pris l'habitude de juger rapidement des hommes et des situations? Il avait une haute conception du rôle de l'intellectuel et de l'universitaire, avec un goût presque habsbourgeois de la pompe, allié à une grande simplicité dans la vie quotidienne. Je tiens aussi à signaler le parfait désintéressement de ses deux filles qui ont préféré que sa riche bibliothèque continue à

vivre entre les mains des disciples du Maître plutôt que de la voir dispersée dans des officines commerciales.

Georges Straka ne sera pas remplacé; il restera pour nous un exemple venu du cœur de l'Europe, dont nous pouvons mesurer la profondeur, la richesse et la solidité des racines. Dans les bourrasques de l'Histoire, il s'est tenu droit et a maintenu le cap sans jamais dévier. Au terme d'une vie bien remplie, il peut légitimement être fier de ce qu'il a fait pour les études romanes. Et l'idée romane, qui dépasse de loin les limites des pays de langue romane, constitue en fin de compte un des repères les plus sûrs dans l'Europe à construire.

Gilles ROQUES

On trouvera une bibliographie exhaustive des travaux de G. Straka, avec une excellente analyse de son œuvre, dans *Georges Straka, Notice biographique et bibliographique* par P. Swiggers (suivie de l'exposé: «*Problèmes de chronologie relative*»), Louvain, Centre International de Dialectologie Générale, 1993, 61 pages. Cette bibliographie a été reprise dans une brochure publiée à l'occasion de la remise de la Médaille de l'Université Charles, sous le titre *Jiří Straka... Dvě přednašky*, éd. par M. Dohalská et al., Praha, Lectiones Eruditorum Extraneorum in Facultate Philosophica Universitatis Carolinae Pragensis Factae, 1993, 86 pages.

Pour les activités prodigieuses du Centre de Philologie et de Littératures Romanes de Strasbourg on se reportera à la brochure annuelle, fasc. 25-26, publiée à l'occasion de son 25^{e} anniversaire en 1980-1981.